

CAFÉ-PHILO

TEXTES POUR PRÉPARER LE DÉBAT DU JEUDI 24 NOVEMBRE :

Pouvons-nous nous passer du sacré ?

1- "Toute conception religieuse du monde implique la distinction du sacré et du profane, oppose au monde où le fidèle vaque librement à ses occupations, exerce une activité sans conséquence pour son salut, un domaine où la crainte et l'espoir le paralysent tour à tour, comme au bord d'un abîme, le moindre écart dans le moindre geste peut irrémédiablement perdre. A coup sûr, pareille distinction ne suffit pas toujours à définir le phénomène religieux, mais au moins fournit-elle la pierre de touche qui permet de le reconnaître avec le plus de sûreté. En effet, quelque définition qu'on propose de la religion, il est remarquable qu'elle enveloppe cette opposition du sacré et du profane, quand elle ne coïncide pas purement et simplement avec elle. A plus ou moins longue échéance, par des intermédiaires logiques ou des constatation directes, chacun doit admettre que l'homme religieux est avant tout celui pour lequel existent deux milieux complémentaires : l'un où il peut agir sans angoisse ni tremblement, mais où son action n'engage que sa personne superficielle, l'autre où un sentiment de dépendance intime retient, contient, dirige chacun de ses élans et où il se voit compromis sans réserve. Ces deux mondes, celui du sacré et celui du profane, ne se définissent rigoureusement que l'un par l'autre. Ils s'excluent et ils se supposent. On tenterait en vain de réduire leur opposition à quelque autre : elle se présente comme une véritable donnée immédiate de la conscience. On peut la décrire, la décomposer en ses éléments d'en faire une théorie. Mais il n'est pas plus au pouvoir du langage abstrait de définir sa qualité propre qu'il ne lui est possible de formuler celle d'une sensation. Le sacré apparaît ainsi comme une catégorie de la sensibilité. Au vrai, c'est la catégorie sur laquelle repose l'attitude religieuse, celle qui lui donne son caractère spécifique, celle qui impose au fidèle un sentiment de respect particulier, qui prémunit sa foi contre l'esprit d'examen, la soustrait à la discussion, la place au-dehors et au-delà de la raison.

Roger Caillois, « *L'homme et le Sacré* »

2- « Toutes les croyances religieuses connues, qu'elles soient simples ou complexes, présentent un même caractère commun : elles supposent une classification des choses, réelles ou idéales, que se représentent les hommes, en deux classes, en deux genres opposés, désignés généralement par deux termes distincts que traduisent assez bien les mots de *profane* et de sacré. La division du monde en deux domaines comprenant, l'un tout ce qui est sacré, l'autre tout ce qui est profane, tel est le trait distinctif de la pensée religieuse; les croyances, les mythes, les gnomes, les légendes sont ou des représentations ou des systèmes de représentations qui expriment la nature des choses sacrées, les vertus et les pouvoirs qui leur sont attribués, leur histoire, leurs rapports les unes avec les autres et avec les choses profanes. Mais, par choses sacrées, il ne faut pas entendre simplement ces êtres personnels que l'on appelle des dieux ou des esprits; un rocher, un arbre, une source, un caillou, une pièce de bois, une maison, en un mot une chose peut être sacrée. Un rite peut avoir ce caractère; il n'existe même pas de rite qui ne l'ait à quelque degré. Il y a des mots, des paroles, des formules qui ne peuvent être prononcés que par la bouche de personnages consacrés » (...)

Les croyances proprement religieuses sont toujours communes à une collectivité déterminée qui fait profession d'y adhérer et de pratiquer les rites qui en sont solidaires. Elles ne sont pas seulement admises, à titre individuel, par tous les membres de cette collectivité ; mais elles sont la chose du groupe et elles en font l'unité. Les individus qui la composent se sentent liés les uns aux autres, par cela seul qu'ils ont une foi commune. Une société dont les membres sont unis parce qu'ils se représentent de la même manière le monde sacré et ses rapports avec le monde profane, et parce qu'ils traduisent cette représentation commune dans des pratiques identiques, c'est ce qu'on appelle une Église ».

DURKHEIM, « Les formes élémentaires de la vie religieuse »

Profane et sacré dans la mémoire de la nation républicaine

« S'il est vrai que toute mémoire a gardé quelque chose de la signification qu'avait le terme de *memoria* au Moyen Âge, c'est-à-dire sanctuaire, un lien tout naturel de circularité et presque d'identité s'établit alors entre nation, mémoire et sacré. Ce lien, en France, deux phénomènes historiques sont venus le renforcer.

Le premier tient à la proximité de la monarchie avec le religieux, à l'inscription de la royauté dans l'ordre du divin, au souci de la couronne, entretenu par les historiographes et les théologiens, de confirmer son identité temporelle par la sanction de l'intemporel et du surnaturel. Cette proximité a engendré ce que l'on pourrait appeler une sacralité nationale encore sans nation. Elle s'est portée sur le culte des sanctuaires (comme Saint-Denis) ; sur le rituel monarchique (sacre, lit de justice, entrées royales) ; sur l'affirmation généalogique (les origines troyennes de la royauté) ; sur l'imagerie symbolique de l'État (armes de France, médailles, fleur de lys) ; sur les objets symboliques du pouvoir (couronne, sceptre, sainte ampoule).

Le second phénomène tient au contraire à la radicalité brutale de la Révolution française. Le remplacement soudain de la souveraineté monarchique de droit divin par la souveraineté nationale et populaire a entraîné un rapide transfert de sacralité du monarchique au national, du religieux au politique, du divin à l'historique. Ce transfert a promu au sacré un domaine qui relevait traditionnellement du profane ; il s'est traduit par la construction volontaire et l'imposition autoritaire d'une mémoire. Cette mémoire, appelons-la globalement républicaine, en admettant, pour faire court, que la République a été en France la forme et la formule de l'accès à la démocratie. Et accordons lui deux versants : un versant révolutionnaire, parce que directement lié à la période révolutionnaire et à sa référence fondatrice ; un versant national, parce que l'élaboration de cette mémoire par la Troisième République, sa consécration par l'épreuve de 14-18 l'ont définitivement incorporé à l'identité nationale, pour en faire même son stock essentiel et son socle.

Mais en quoi consiste exactement cette "mémoire" républicaine, si différente de la mémoire monarchique ? Il n'est pas inutile, étant donné le suremploi du terme aujourd'hui, d'en circonscrire le domaine et d'en préciser la signification. (...)

Cette mémoire sacrée de la nation républicaine s'est, à beaucoup d'égards, construite comme une alternative radicale à la mémoire monarchique et chrétienne, surtout chrétienne. Rien d'étonnant à ce qu'elle en inverse, en incorpore, et en prolonge le plus souvent les traits. "Pour elle un Français doit mourir." De Valmy à Verdun, de la "Patrie en danger" à l'entrée de Jean Moulin au Panthéon, "avec son long cortège d'ombres défigurées", le sacrifice suprême est devenu l'équivalent national républicain de "mourir pour la foi". (...)

Tous les pays ont donné à la nation un caractère sacré, surtout en cette période de flambée nationaliste qui a coïncidé précisément avec l'enracinement de la République. Si l'on voulait toutefois cerner ce qui revient en propre au sacré républicain de notre pays, il faudrait le chercher, me semble-t-il, autour de quatre mots, thèmes ou idées-forces : unité, universel, mystique et commémoration. (...)

La mystique républicaine : elle est d'autant plus indispensable au dispositif du sacré républicain qu'il fallait à la République un substitut de la religion. Cette mystique procède d'un excès irrationnel de la raison qui trouve son origine dans un mécanisme d'exclusion inhérent à la définition de l'identité républicaine. Tiers État contre privilégiés, patriotes contre aristocrates, les "petits" contre les "gros", le peuple contre ses oppresseurs, les "travailleurs" contre les "monopoles" : la volonté générale se construit en s'opposant. Là est le cœur du caractère polémique, combatif et militant de la République. La guerre est au centre de la défense républicaine. Et si la Bastille reste au centre de son imaginaire, c'est bien parce qu'elle demeure le symbole d'un inépuisable programme. Il y a - et il y aura - toujours des Bastilles à prendre.(...)

De quel universel s'agit-il quand la philosophie des Droits de l'Homme est devenue la vulgate universelle et non appliquée, mais qu'elle a oublié en route le citoyen ? Et qui, quoi, comment commémorer dans un monde en voie de désacralisation générale où c'est en même temps l'histoire tout entière qui se vit sous le signe de la mémoire ? Ce sacré-là est en train de se déliter sous nos yeux.

Et pourtant... Que l'on songe aux transes, aux psychodrames et aux réflexes immédiats d'appel aux principes sacro-saints de la République que déclenche le

moindre projet de réforme de l'État-providence ou du code de la nationalité, ou du voile à l'école, pour ne pas parler des paroles de la *Marseillaise*. Que l'on songe à l'ardeur que mettent les Français à défendre le maintien du service public, l'exception culturelle, le principe de laïcité, et l'on se retiendra de conclure.

Ou plutôt une conclusion s'imposera fortement, associée à l'idée d'une métamorphose. C'est que la République, hier seulement menacée par l'absence de menace, mais aujourd'hui agressée de l'intérieur et de l'extérieur, est devenue elle-même, dans son existence et dans sa permanence, un objet fétiche. Et, comme incarnation de la francité même, elle est devenue l'image de ce qu'il y a peut-être pour les Français de plus sacré : le bonheur ».

4- Que nous reste-t-il de sacré ? REGIS DEBRAY

PROPOS RECUEILLIS PAR ELISABETH LÉVY ET CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

Publié le 20/01/2012 à 17:15 | **Le Point**

Régis Debray : Pour rompre avec les clichés, précisément. Par paresse intellectuelle, on assimile le sacré au religieux, au mystique, au surnaturel. J'entends décrasser le sacré de ses atours ésotériques ou incantatoires. En montrant les palais de justice, les nécropoles, tel ou tel mémorial, les stades, pour dévoiler ce que nous préférons escamoter, soit en le volatilissant en états de conscience, soit en le ringardisant en folklore rétro. Le sacré est une dimension obscure et refoulée de notre modernité, que l'on n'aborde qu'en négatif, par les bords, à travers les violations, les blasphèmes, les scandales. Voilà pourquoi je propose une observation contemporaine du quotidien. Mon livre est une invitation à lever le couvercle : le sacré s'inscrit dans la pierre et les sons, des monuments et des chants.

Quelle est la raison de cet escamotage ?

La sacralité, c'est un peu, pardonnez-moi l'expression, le thermomètre dans le cul d'une société. On n'aime pas prendre sa température. Nous ne voulons pas voir ce que nous révèle ce sentiment incoercible. Nous sommes aussi gênés par le fait que ce domaine implique une réglementation, des interdits, des sanctions. Prenez le statut du cadavre et du cimetière, qui reste un lieu de sacralité : le Code pénal s'en mêle. Comme pour la transplantation des organes. Nous ne sommes pas libres de faire d'un corps n'importe quoi. Or, même si chaque culture respecte sans le dire ses lignes rouges, notre époque prétend interdire les interdits. Le premier de nos tabous, c'est la notion de tabou.

En tout cas, vous, vous n'escamotez pas - le sacré est l'un de vos objets d'étude depuis plusieurs années ! Vous vous désolerez de sa disparition ou

de son refoulement, car, selon vous, sans sacré, pas de collectivité. Mais n'avez-vous pas perdu de vue les bienfaits de la désacralisation ?

Bien sûr que non. Je me sens plus laïque que jamais. Mais, pour pasticher Valéry, deux choses menacent une société : le sacré et le profane. Si tout est sacré, nous sommes congelés, si rien ne l'est, nous sommes liquéfiés. Tout est dans le dosage. La République savait y faire. Elle ne sait plus aujourd'hui. Chaque communauté a ses sacralités à elle : on ne partage plus.

Le problème, c'est que le sacré laïque ne fait pas ou plus le poids face au sacré religieux.

La disparition du premier fait partout l'affaire du second. Le Panthéon est pratiquement désaffecté, les synagogues et les mosquées se portent bien. Les sectes aussi. Observez d'ailleurs cette ruse de l'Histoire : c'est dans les derniers régimes marxistes-léninistes que le sacré est le plus virulent. Lors de mes premiers voyages en URSS, le mausolée de Lénine et les icônes du Politburo m'avaient mis la puce à l'oreille. Avez-vous visité le mausolée de Mao ? Le sacré engorge les sociétés sans Dieu.

Peut-être mais, dans notre société, la forme laïcisée du sacré s'est elle-même affaiblie. Qui, aujourd'hui, se dirait prêt à mourir pour la patrie ? Quel chef d'Etat pourrait susciter une forme de ferveur ? Il suffit de feuilleter votre livre : en un demi-siècle, nous sommes passés de De Gaulle à Zidane...

Vous avez raison, le sacré est un mutant. Il grandit, décline et se déplace sans cesse. Il n'en reste pas moins que toutes les sociétés secrètent leurs lieux sacrés, que ce soit la Cité interdite à Pékin ou le mausolée de Mustapha Kemal à Ankara. Ou encore le 9/11 Memorial à Manhattan. L'Europe déchristianisée ou sécularisée a connu au XXe siècle les "pics de sacralité" qu'ont été les religions séculières - fasciste et communiste. Aujourd'hui, ce sacré sociopolitique cède la place à une religion de la nature préchrétienne qui fait de la nature un être vivant. Cela déteint sur l'Eglise catholique, qui condamne la contraception et les biotechnologies au nom d'un ordre naturel sacralisé et transcendant.

Pourquoi est-il impossible de repérer un sacré universel ?

Je vous répondrai par l'exemple de la Croix-Rouge : son fondateur, Henry Dunant, voulait précisément que cet emblème symbolise une sacralité de la souffrance qui serait respectée partout en dépit de la diversité des croyances et des causes. Mais cette croix rouge sur fond blanc évoquait trop une autre croix : les musulmans inventèrent le croissant rouge, les juifs la Maguen David Adom (l'étoile de David rouge)... Bref, le choc des sacralités l'emporta. Cela dit, peut-être la sacralisation de la nature, via l'angoisse écologique, donnera-t-elle son plus grand dénominateur commun aux peuples désunis de la planète. C'est ce que j'appelle le sacré du printemps, sur lequel se termine ma traversée.

Bon, vous n'y couperez pas : qu'est-ce que le sacré ?

Le sacré, c'est ce qui impose le sacrifice et ce qui interdit le sacrilège. En d'autres termes, c'est ce que nous sacralisons ! Il n'existe pas en soi. Ce n'est pas un absolu intemporel et mystérieux qui nous surplombe ou nous englobe,

mais un certain rapport, daté et localisé, entre une collectivité et des objets, des lieux ou des personnes. Comme si, pour dépasser l'éphémère et échapper à la mort, l'on avait besoin de certaines choses qui nous excèdent, nous précèdent et nous succèdent. Et c'est cela qui, telle une poutre maîtresse, fait tenir des ensembles organisés, des sociétés, des communautés. Le sacré, c'est un antidestin - dont on ne peut se passer. Ce qui en fait, paradoxalement, notre indépassable destin...

A voir le sacré partout, ne courez-vous pas le risque de le diluer ?

J'en donne au contraire des paramètres tangibles et vérifiables sur le terrain. Et la notion d'échelle de sacralité permet de dépasser l'opposition académique entre sacré et profane. Chez nos monstres sacrés, il y a du plus et du moins. Tant mieux. Notez que le thermostat remonte par temps de crise et de guerre : Fukushima a obligé l'empereur du Japon à se montrer à la télé. Il y a des sacrés forts et des sacrés faibles, pour temps de paix, comme il y avait dans l'Antiquité des dieux, des demi-dieux et de simples héros. Ce n'est jamais un tout ou rien.

Oui, mais il semble bien que le sacré faible soit trop faible : l'horizon libéral peut-il être un ciment suffisant pour nos sociétés ?

Non. Il éparpille et divise les sacralités. Prenez les lois mémorielles : que sont-elles d'autre que des lois sur le blasphème, même si le mot n'est jamais prononcé ? Dans le monde entier, les conflits de sacralité se multiplient sur fond d'éclatement communautaire. En Israël, les juifs ultraorthodoxes qui ont manifesté avec des pyjamas rayés et des étoiles jaunes ont violé le sacré laïque israélien de la Shoah au nom de leur sacré religieux. En Turquie, on assiste à une confrontation entre la sacralité nationaliste et étatique incarnée par Atatürk et sa rivale musulmane et ottomane. Et on pourrait continuer la liste, interminable.

Chacun son sacré, en somme. Dans ces conditions, est-ce que le sacré ne divise pas plus qu'il n'unit, particulièrement en France ?

C'est exact. Mais il est vrai qu'on ne peut pas unir sans diviser. La France s'est longtemps déchirée sur un conflit interne de sacralités. D'un côté, la fille aînée de l'Eglise, regroupée autour du... Sacré-Coeur et, de l'autre, la fille aînée des Lumières, conduisant les cendres de Zola au Panthéon. l'affaire Dreyfus fut sans doute le point de retournement, mais la guerre de 14 a beaucoup fait pour les réconcilier. Avec un sacré catho-laïque, à la fois autour de l'école, avec le maître sur son estrade, et autour de la patrie, avec le sacrifice du soldat. Aujourd'hui, tout cela est en ruine. La communauté nationale étant en voie de disparition, il n'est pas de tâche politique plus urgente que de repérer les points de sacralité encore capables de fédérer les différents "chacun pour soi". Si la politique était encore une chose sérieuse, la question clé à poser aux candidats à la présidentielle serait celle-ci : pour quoi êtes-vous prêts à sacrifier votre vie ? Et qu'est-ce qui vous fait le plus monter sur vos grands chevaux ? Euro-RSCG préparerait sans doute pour chacun d'eux une réponse en forme de lieu commun, mais on distinguerait vite le toc de l'authentique.

Et vous, pourriez-vous commenter votre panthéon tel qu'il figure dans le livre ? On y voit entre autres Corto Maltese, Simone Signoret, de Gaulle,

Orson Welles, le Che et Fidel Castro, mais aussi une photo des premiers congés payés...

J'ai livré à cru mon petit panthéon intime, en douze photos (les seuls en vie sont Joan Baez et Fidel Castro). Ce n'est pas par goût de l'exhibitionnisme, mais pour inciter chacun à composer son petit autel personnel. A part ses parents et enfants, qu'est-ce que vous mettez sur la cheminée ? Cet exercice n'a rien de gratuit. Si on le transposait à l'échelle des nations, on ferait un pas décisif vers une bonne entente mutuelle, en évitant les malentendus. Le sacré allemand n'est pas le sacré français, qui n'est pas le sacré italien. Qu'attend la Commission européenne pour demander à chacun des membres de l'Union ce qu'il tient pour sacro-saint ? Je veux dire : pour non négociable ? La démarche peut sembler naïve. Elle touche aux oeuvres vives. Et rien de grand ne se fait sans naïveté.

Vous avez la nostalgie de temps où on avait le feu sacré. Oubliez-vous qu'il a broyé, détruit, brûlé des millions d'êtres humains ?

C'est malheureux, mais c'est ainsi. Le sacré fait le bonheur des collectifs et le malheur des individus. Le problème est que les individus ont besoin d'un cadre collectif. A nous de négocier avec l'inévitable pour éviter le pire. Car si les républicains continuent de faire l'impasse sur nos principes de communion, c'est le pire qui peut revenir.

"Jeunesse du sacré" de Régis Debray (Gallimard, 206 p., 23 E).